Editorial du n° d'*Eléments* sur la Méditerranée (juillet 2008)

LA MERIDIENNE

Oublions pour commencer la Méditerranée des clubs du même nom, celle des litanies convenues sur les charmes idylliques de la vigne et de l'olivier, celle de la rhétorique nostalgique de l'« âge d'or » gréco-romain, celle de l'imbécillité motorisée du Paris-Dakar et des plagistes en quête de bronzage, celle des spectacles folkloriques et des sites touristiques pour voyages organisés, celle de l'exotisme à bon compte. Il y a aussi une Méditerranée tragique. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la tragédie, comme la philosophie, eut la Grèce pour berceau. La tragédie est régie par une nuit zébrée d'éclairs. Le soleil qu'on y rencontre aveugle plus qu'il n'éclaire. C'est le règne de Dionysos, qui est d'abord le dieu de l'exubérance vitale. Mais il faut surtout cesser de voir la Méditerranée comme un conservatoire du passé, un musée permanent, une réserve de souvenirs et de témoignages destinés aux littérateurs et aux touristes. Il faut la voir comme porteuse d'avenir.

Toute une historiographie d'inspiration chrétienne a raconté l'histoire de la Méditerranée comme celle d'un perpétuel affrontement entre ses rives, comme si l'« ennemi » devait de toute éternité être le même. Mais la Méditerranée est la mer du milieu (*medi-terraneo*). Elle est espace entre les terres, ce qui signifie qu'elle unit autant qu'elle sépare. Elle distingue en unissant ceux qui sont, grâce à elle, bord à bord, face à face – comme en un miroir. Elle est la Méridienne.

Dans le beau livre qu'il lui a consacré, Franco Cassano écrit que « la pensée méridienne, c'est cette pensée que l'on commence à sentir en soi là où commence la mer » (*La pensée méridienne*, L'Aube, 2005). Mais il y a mer et mer. Dans le Sud, on n'est jamais très loin de la mer, mais la Méditerranée est aussi une mer où l'on n'est jamais très loin des côtes. La Méditerranée est à la fois moyen de médiation et de méditation. Elle est en dialectique immédiate avec la terre. Ici, la terre et la mer se heurtent toutes deux à une limite. L'une et l'autre se limitent mutuellement. De cette dialectique qui se développe sous le regard des *dissoí lógoi*, des dieux qui s'affrontent, naît un esprit de mesure. Les Grecs étaient un peuple marin, pas un peuple maritime.

Cette mer-là n'est pas l'Océan. C'est au contraire quand la mer perd sa mesure qu'elle devient océan – c'est-à-dire désert liquide. Pure existence maritime, nomade, faite de flux et de reflux, d'exodes et d'exils, d'abandons sans retour. Déracinement planétaire. L'océan est à la mer ce que l'*hybris*, la démesure, est à la *phrônésis*, la prudente sagesse – ou bien encore ce

que l'Occident est à l'Europe Perdu sur l'Océan, Ulysse jamais ne reverra Ithaque. Cassano dit encore que « la mer, comme toute liberté, présente en elle le risque du nihilisme et l'océan est le seuil au-delà duquel la mer perd la mesure, de même que le nihilisme est le moment où le pluralisme devient un relativisme incurable, où la coexistence entre les différences se transforme en une extranéité et en un déracinement universel ». Le « fondamentalisme de la mer », ajoute-t-il, pousse au nihilisme et entraîne le déchaînement incontrôlable de la technique : la mer « devient avec l'océan un lieu sans rivages, une absence de terre qui se transforme paradoxalement en une dépendance intégrale à l'égard de la technique. En effet, seule la technique peut offrir des formes – artificielles – de stabilité et de protection dans un monde qui est intégralement déterritorialisé et a renoncé à toute demeure et à tout enracinement, précisément parce qu'il se fonde sur l'éternelle mobilité de la mer [...] Le développement sans frein de la technique n'est pas lié à l'enchevêtrement de la terre et de la mer, mais à la démesure océanique, à la poursuite du crépuscule du soleil, à l'absolutisation de l'Occident ».

Certains forment aujourd'hui le vœu que le Sud se « modernise » ? N'est-ce pas au contraire en s'appuyant sur lui que l'on pourrait le mieux résister à ce que la modernité a produit de plus contestable ? Faire de la Méditerranée un sujet de la pensée, ce serait d'abord penser le Sud à la lumière de la modernité dont le Nord a trop souvent été le vecteur. Ce serait s'appuyer sur l'esprit méditerranéen pour retrouver une marge d'autonomie vis-à-vis de la mégamachine sans conducteur qui emporte la planète dans une folle course en avant. Citons encore Cassano : « La pensée méridienne accumule et préserve toutes les formes de vie qui nous permettent de nous défendre contre cette *sécularisation infinie* qui brise tous les liens ; avec Pasolini, elle cherche – y compris dans le sacré – la capacité de résister à la réification marchande comme loi inexorable de notre avenir ».

Et d'abord, trouver dans le Sud l'occasion de « penser à pied », c'est-à-dire en prenant son temps. « Aller lentement, c'est croiser des chiens sans les bousculer, c'est donner leur nom aux arbres, aux coins, aux poteaux électriques, c'est trouver un banc, c'est porter en soi ses pensées en les laissant affleurer au hasard de la route, comme des bulles qui remontent à la surface, qui éclatent lorsqu'elles sont fortes et vont se confondre avec le ciel [...] C'est vivre à un autre vitesse, plus près des débuts et des fins, là où s'accomplit la plus grande expérience du monde [...] Aller lentement, cela veut dire remercier le monde, le laisser nous remplir ».

Les hommes du Nord n'ont pu créer leurs cultures qu'en s'affrontant à un milieu hostile. Il leur en est parfois resté l'idée que l'existence humaine est celle qui s'oppose au monde, et que pour triompher des obstacles naturels il faut sans cesse recourir à la rationalité technique. L'univers de l'industrialisation généralisée, de la croissance à tout prix, de l'efficience mécanique, du calcul technologique, de l'hygiénisme rationnel, est un univers qui a pris forme dans le Nord. L'individualisme, lui aussi, vient aujourd'hui de ce Nord qui, malgré ses clairières et ses forêts, a oublié les valeurs organiques de la communauté, du clan, de la honte et de l'honneur, de la sensualité aussi, qui restent encore des valeurs-clés sur tout le pourtour méditerranéen. D'où les stéréotypes opposant un « Orient » mystique, archaïque et superstitieux, dont Edward Saïd a bien montré qu'il est une invention des Occidentaux, à un « Occident » rationaliste, moderne et émancipé.

« Le lieu où il est et a été possible de dire de la façon la plus pure un oui au monde est la Méditerranée, conclut Franco Cassano. C'est ici qu'est conservé le secret de la Mesure, de cet

accord entre l'homme et la nature que l'on trouve dans les mythes et les dieux grecs, dans l'architecture de la tragédie classique ». Le Sud, comme l'avait bien vu Albert Camus, c'est l'amitié avec le monde. La mesure, ce n'est pas la moyenne, ni même le juste milieu. C'est le lieu où les contraires se limitent l'un par l'autre, où les oppositions se résolvent sans disparaître. Camus disait aussi : « La mesure n'est pas le contraire de la révolte. La révolte est elle-même mesure ».

Pour Hegel, l'Europe était une Grèce en plus grand. Nietzsche, admirateur inconditionnel de l'Islam et de la « merveilleuse civilisation maure d'Espagne » (« les croisés combattirent quelque chose devant quoi ils auraient mieux fait de se prosterner dans la poussière »), faisait de Zarathoustra l'« ami de la mer et de tout ce qui est d'espèce marine ». Zarathoustra prêchait « le Grand Midi de l'homme et de la Terre » : « Il arrive, il est proche, le Grand Midi ». Le Grand Midi répond à la mi-nuit. La lumière du Nord, plus que jamais, a besoin de la clarté du Sud.

Robert de HERTE